

NOS GRANDS ANCIENS

M. Gustave Destremx

L'Apôtre du Blé algérien

L'enfant ouvrit de grands yeux étonnés et promena son regard autour de lui. Où était-il ? Quelle était cette chambre inconnue où pénétrait en force, à travers les persiennes closes, un jour éclatant ?

Tout à coup, il eut la sensation d'un grand balancement, il sentit comme un coup au ventre et plongea dans un court éblouissement. Il tanguait encore. Alors, alors seulement, il se rappela : il était en Algérie. La veille au soir on l'avait débarqué tout chancelant d'une vieille barcasse après plus de cinquante heures d'une traversée mouvementée et on l'avait couché sur ce lit ; l'estomac barbouillé et les jambes flageolantes il n'avait pas tardé à sombrer dans un profond sommeil. Qu'avait-il bien pu avoir ?

La porte s'ouvrit, une femme entra qui s'approcha du lit, passa affectueusement sa main sur le front de l'enfant et, dans un sourire, murmura : « Il faut te lever, mon petit Gustave, nous repartons pour notre dernière étape ».

L'enfant se leva, sentit sous ses pieds le sol se dérober, comme la veille le pont du bateau, et, en se tenant au lit, commença à s'habiller. Un nuage passa dans sa petite tête et assombrissait son regard. Il pensait tout à coup aux petits camarades qu'il avait laissés au bourg et qu'il ne reverrait certainement jamais plus, à sa petite école où il allait en sabots à l'abri d'une vaste pèlerine noire, aux oiseaux qu'il savait si bien dénicher et à ces montagnes ariégeoises qui cachent toujours leurs têtes dans des brumes éternelles. Trop plein de son court passé il n'envisageait pas l'avenir et, surtout, il ne soupçonnait pas le destin hors série qui l'attendait, un destin qui ne devra rien à la chance mais seulement à une vive intelligence, à une volonté tenace, à une puissance de travail extraordinaire.

Ce petit Gustave s'appelait Destremx. Il était né dix ans plus tôt, c'est-à-dire en 1858, dans l'Ariège, au lieu dit Rebailon que l'on cherchera en vain dans l'almanach départemental des P.T.T. Son père était géomètre, mais dans ce coin des Pyrénées où la vie était à la fois rude et calme comme une eau stagnante, le travail n'abondait pas et la situation du foyer était bien médiocre. C'est pourquoi, devant l'offre d'un emploi stable et rémunérateur, Papa Destremx avait accepté d'abandonner les neiges de ses Pyrénées natales pour le soleil et les sables du Sud-Oranais. Il était nommé géomètre du service topographique à Saïda.

Dans cette nouvelle résidence Gustave trouva une école plus grande, plus claire,

plus aérée que celle qu'il avait connue, une école où il se montra attentif et studieux mais à laquelle il ne devra pas tout son savoir. Au sortir de l'école, en effet, il se mettait à étudier la géométrie et l'algèbre sous la férule vigilante de son géomètre de père. Hélas ! il n'avait pas quinze ans que ce bon père mourait. Gustave dut quitter l'école et se mettre au travail. Le service topographique en l'employant lui permit de subvenir aux besoins de sa mère et de son jeune frère, tout en lui fournissant l'occasion de perfectionner ses connaissances en mathématiques et parfaire le dessin linéaire.

A vingt ans, il partit faire son service militaire et à son retour, en 1880, il entra à la Compagnie des Chemins de Fer Franco-Algériens où il allait connaître une ascension presque unique dans l'histoire des chemins de fer.

Son autorité, son dynamisme et ses connaissances firent rapidement de Gustave Destremx le surveillant d'une équipe d'ouvriers construisant la voie du Sud-Oranais. Et le soir sous la tente, en dépit des vents chauds ou du froid glacial, suivant la saison, il reprenait ses livres, son équerre et son compas et travaillait jusque bien avant dans la nuit à la lueur d'une lampe à huile. Ah ! ces lampes à huile de l'Algérie de papa !

Les rapports pertinents sur les travaux dont il a la charge, les suggestions judicieuses qu'il émet attirent rapidement l'attention de ses supérieurs. Nommé chef de district il se révèle comme un organisateur de belle qualité et comme un chef qui sait obtenir beaucoup de son personnel. La direction de Paris a l'œil sur cet homme hors du commun qui n'a même pas son brevet mais qui en remonte aux ingénieurs imbus de leurs diplômes.

Gustave Destremx sera vite élevé aux fonctions de sous-chef de Section, puis de chef de Section. Enfin, alors qu'il n'a pas quarante ans, le voilà cumulant les fonctions de Directeur du service de la voie et de Directeur des services techniques. Il est le grand maître non seulement de la voie mais aussi de tous les travaux d'art. Lors de la rupture du barrage de Perrégaux (la première, à la fin du siècle dernier), qui emporta le pont métallique et des centaines de mètres de rails, le nouveau directeur de la voie se distingua tout particulièrement. Par des moyens révolutionnaires mais ingénieux qu'il dut imposer par la force, car il avait du caractère — et même un sacré caractère, diront certains — il rétablit dans un temps record la circulation des trains.

En 1900 l'Etat devient acquéreur de la ligne appartenant à la Compagnie des Chemins de Fer Franco-Algériens. Gustave Destremx est chargé de la liquidation de

la Compagnie et de la vérification des transferts. Il remplit sa mission avec une telle rigueur et un tel doigté qu'il fait l'objet d'une promotion exceptionnelle, stupéfiante : la direction de la Compagnie des Chemins de fer de l'Etat. Il y a exactement vingt ans qu'il est entré aux chemins de fer et il n'a jamais fréquenté que l'école primaire, à Rebaillou d'abord, à Saïda ensuite.

Gustave Destremx a refusé cette promotion aussi flatteuse que lucrative. Il a d'autres idées en tête et l'agriculture l'attire. Son destin, cependant, ne cessera pas de l'élever.

Marié depuis une quinzaine d'années à Mlle Marie Bails, originaire comme lui des Pyrénées, Gustave Destremx a quatre garçons : Albert, Henri, Robert et Fernand. Il s'installe avec sa petite famille à Thiersville où quelques années plus tôt, au cours d'un déplacement, il avait remarqué une petite propriété qu'il avait fini par acquérir. Le voilà remuant la terre, adoptant des méthodes nouvelles, innovant parfois, réussissant toujours.

Ses nouveaux concitoyens sont pleins de considération pour « Monsieur l'Ingénieur » qui s'adapte si bien à la vie de colon et les conseille si utilement. Il aura du mal à les détromper, si tant est qu'il y soit jamais arrivé. « Je n'ai jamais été ingénieur » leur disait-il, mais ils ne le croyaient pas. Cependant ils ne laisseront pas échapper un tel administrateur. En 1902 il est élu maire, il le restera pendant vingt ans. Entre autres réalisations, il fit construire tout un réseau de routes carrossables pour desservir les fermes et les douars éloignés, il fit capter de l'eau de source pour remplacer celle, saumâtre et toujours suspecte, dont on se servait jusque-là, il obtint le déplacement de la voie et le rapprochement de la gare qui se trouvait être distante de plus de trois kilomètres du village, mais, en cette circonstance, il savait de quoi il parlait et il gardait le bras long à la direction des chemins de fer de l'Etat.

Cette administration d'une cité rurale fut pour lui d'un grand enseignement. Les colons, en dépit d'un travail acharné, de sacrifices sans cesse renouvelés, ne pouvaient pas subvenir à leurs besoins. Ils vivaient difficilement et se trouvaient toujours, par le fait de la sécheresse ou de la baisse des prix, sous le coup d'une saisie et de la ruine. Ses fils devenaient des hommes, ils pouvaient le seconder à la propriété qui s'était agrandie et lui permettre de s'occuper un peu des autres. Il ne s'en priva pas et les problèmes agri-

coles n'eurent bientôt plus de secrets pour lui.

Août 1914. Sa femme était morte. Ses quatre fils furent mobilisés. Il ne quittait pratiquement plus son village. D'autres tâches, nées de la guerre, l'accaparaient. Il allait, en cariole, surveiller les travaux agricoles sur ses terres ou visiter et aider les familles de soldats. Il faisait son devoir, très simplement, comme ses fils sur le front !

La guerre finie il constata bien vite que le sort des colons n'avait pas changé. Si les viticulteurs allaient pouvoir bénéficier de la puissance énorme et toute nouvelle des viticulteurs du Midi, les céréaliculteurs restaient des parents pauvres qui s'abîmaient dans le désespoir. C'est vers eux qu'il tourna toute son activité, toute son intelligence.

Aux élections municipales qui eurent lieu immédiatement après la guerre, il ne demanda pas le renouvellement de son mandat. Il partagea tous ses biens entre ses enfants et vint s'installer à Oran, à Saint-Eugène exactement, pour ne plus s'occuper que du sort des céréaliculteurs.

A peine arrivé à Oran il eut une petite contrariété : le sachant libre de toutes occupations professionnelles on se dépêcha de le solliciter pour faire partie du Conseil supérieur des Chemins de Fer d'Algérie. Il ne pouvait refuser... mais il garderait toute son énergie, toute sa volonté pour la défense du colon en général et du blé en particulier.

Il est immédiatement élu Président de la Chambre d'Agriculture. C'est à lui que l'on a dû ce bel immeuble de la place Karguentah que les Oranais ont connu sous le nom de « La Maison du Colon » et où se trouvaient groupés tous les services agricoles, y compris la Caisse régionale et les laboratoires d'analyses. Il créa des caves coopératives, des docks coopératifs, des caisses locales dans les régions défavorisées pour venir en aide aux malchanceux qu'une mauvaise année pouvait ruiner. On le voyait partout où le colon végétait et souffrait ; les céréaliculteurs du lointain Seron n'oublièrent jamais ses visites, ses encouragements, son aide.

C'est alors que l'on commença à parler de « l'Apôtre du blé », un Apôtre qui savait parler à ceux qui étaient dans la peine mais aussi à ceux qui détenaient le pouvoir. Il n'hésitait pas à s'adresser directement au Ministre de l'Agriculture et au Président du Conseil. Les Gouverneurs Généraux le recevaient volontiers, ils lui donnaient bien souvent satisfaction en allouant des crédits qui permettaient de reprendre labours et semailles, ou en accordant un moratoire qui éteignait des dettes accablantes. Pendant huit ans ce sera une vie galopante, harassante, toute vouée à la défense d'autrui.

La fatigue, l'épuisement, car cet homme ne savait pas ce qu'était le repos, l'obligèrent à cesser toute activité. Pour peu de temps. Il était écrit que le repos c'est dans la tombe qu'il le trouverait.

Gustave Destreux mourut en 1929, il avait soixante et onze ans.

J.-L.M.

ATTENTAT

L'enfant était parti ce matin tout joyeux
A l'école du coin en serrant sa serviette
La balle du tueur brisa la chansonnette
Et en fit un pantin en tablier soyeux.

On l'avait ramené, les membres ballottants
Et recouché, douillet, dans ses draps encor tièdes.
Sa mère le serrait, tout son corps grelottant,
Le visage crispé dans une grimace laide.

En grand'hâte appelé de la cure voisine
Un prêtre psalmodiait d'une voix enfantine.
Et qui sait s'il n'avait hébergé l'assassin
Au nom de Charité et au nom du Très Saint.

Tout au-dessus du lit, un Christ pitoyable
Levait en plâtre blanc ses membres décharnés.
Ne s'était-on sur lui pas assez acharné ?
Sur l'enfant descendait son regard lamentable.

La couronne d'épines, de sa tête penchée
Semblait vouloir glisser sur celle de l'enfant.
De la branche de buis qui était accrochée
Une feuille tomba, sèche depuis longtemps.

Et la désespérance emplissait cette pièce
De sanglots étouffés, de regrets impuissants.
Le petit chien, au sol, se traînait vagissant
Et ses pleurs se mêlaient à ceux de sa maîtresse.

Algérie, en l'an maudit 1962.

A. L.

ENCORE LE CACHET ROUGE

Nous sommes obligés de revenir sur un sujet, en apparence futile, qui ne cesse de nous donner du souci.

Rien ne nous est plus désagréable, en effet, que de recevoir d'une vieille amie affolée ou de cet autre ami qui paie, toujours deux mois à l'avance, un abonnement de soutien, une lettre d'étonnement ou de protestation parce que la bande du dernier numéro de l'ECHO portait un cachet rouge : « Ce numéro est le dernier de votre abonnement. »

Expliquons-nous.

La plupart des périodiques adressent à leurs abonnés une lettre bien tournée, parfois deux, avec une formule de mandat toute remplie, pour leur rappeler que l'abonnement en cours va prendre fin. Mais ces périodiques sont riches, ils ont une publicité plantureuse et des services administratifs pléthoriques, c'est-à-dire de très gros moyens.

Hélas ! nous n'avons rien de cela. Nous ne pouvons nous permettre, nous, d'envoyer des milliers de lettres tous les ans. Les frais seraient trop élevés et léseraient dangereusement nos finances : il y aurait le papier, les timbres et le travail matériel que nous ne pouvons infliger aux bonnes volontés bénévoles qui accomplissent déjà les tâches indispensables et combien ingrates.

Alors, à la demande d'ailleurs de nombreux lecteurs qui tiennent à ce qu'on leur rappelle d'une façon quel-

conque l'échéance de leur abonnement, nous avons fait faire ce cachet rouge. Un cachet qui est apposé **SYSTEMATIQUEMENT** sur toutes les bandes portant le nom du mois en cours. Comment faire autrement quand le fichier se trouve chez l'un, la comptabilité chez un second, l'adressograph chez un troisième ?

Nous devons dire que ce procédé satisfait la plupart de nos abonnés, mais il choque toujours ceux qui paient à l'avance le renouvellement de leur abonnement. C'est à ces derniers que nous nous adressons pour nous excuser d'abord, pour leur demander ensuite de considérer ce cachet rouge comme un moyen mnémotechnique de nous éviter frais et perte de temps.

En un mot, et pour parodier le P.S. des lettres de nos riches confrères : « SI VOUS ETES EN REGLE AVEC LA CAISSE, LE CACHET ROUGE EST NUL. »

EUROPE-COPIE

TOUS TRAVAUX DE DUPLICATION
OFFSET ET PHOTOCOPIE

Pierre FLORENCE

29, rue Pastorelli - Bureau 104 - NICE

Tél. 80.64.78